



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

destiné aux enseignant·e·s, professeur·e·s, responsables de groupes et visiteur·se·s

CENTRE D'ART DE LA MAISON POPULAIRE

Exposition présentée du 13 septembre au 11 décembre 2021

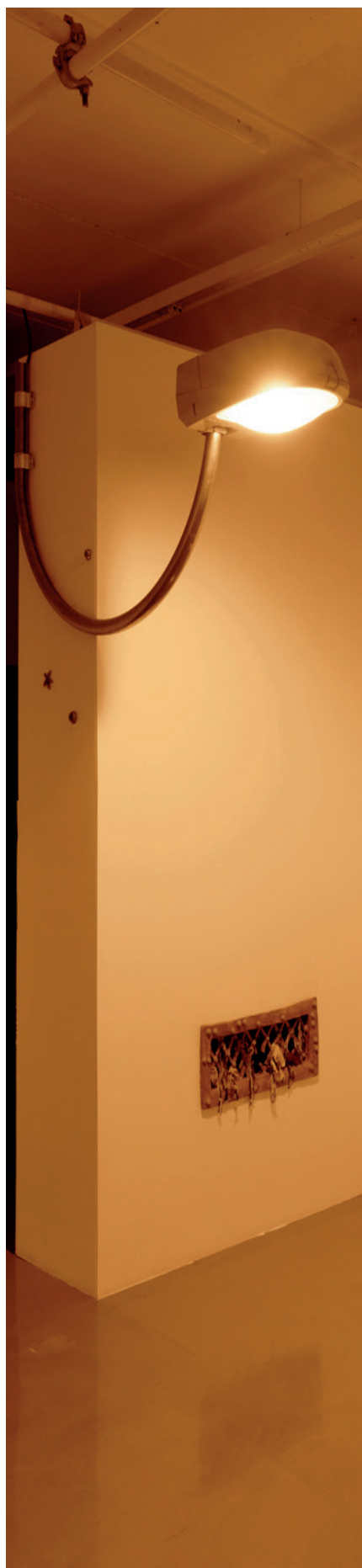
SYSTEM SOUPIR

Commissaire en résidence : Thomas Conchou

Artiste présentée : Lou Masduraud



SOMMAIRE



1 .	Présentation et réservation des visites guidées	3
2 .	Présentation du cycle d'expositions NO NO DESIRE DESIRE	4
3 .	Présentation de l'exposition <i>system soupir</i>	5
4 .	Biographie du commissaire	8
5 .	Biographie de l'artiste	9
6 .	Pistes de lecture	10
7 .	Pour aller plus loin ...	21
8 .	Programmation associée	22
9 .	Présentation de la Maison populaire	23
10 .	Informations pratiques	24

LA VISITE GUIDÉE

La visite de l'exposition *system soupir*, va permettre aux visiteur·ses de construire une réflexion à la fois collective et personnelle sur différents thèmes inhérents à l'exposition, tels que les pratiques collectives d'émancipation et les espaces négatifs qui forment, en réseau, le creux de nos habitats.

Les œuvres deviennent alors le point de départ d'un échange entre les enfants, les adolescent·es et la médiatrice culturelle. Celle-ci va partager des pistes de lecture, tirer le fil rouge, à l'instar du fil d'Ariane permettant à Thésée de sortir des dédales du labyrinthe du Minotaure, qui relie les œuvres entre elles, et ouvrir la discussion à d'autres réflexions, références et thématiques historiques, littéraires, artistiques, sociales, etc.

Les élèves seront donc invité·es à s'exprimer, échanger leurs impressions, émettre un avis, proposer une interprétation et ainsi participer à la construction d'une réflexion personnelle et collective autour de l'exposition et des thèmes qu'elle développe. **La médiatrice culturelle enclenche la discussion en partant de références connues et adaptées à l'auditoire, et mène l'échange de façon participative.**

La visite guidée de l'exposition se fait de façon ludique et a pour but d'initier les publics à la pratique des expositions en forgeant leur regard et leur vocabulaire. La médiatrice culturelle encourage l'observation, oriente le débat, explicite une terminologie spécifique avec un vocabulaire adapté au niveau de connaissance et de compréhension de l'auditoire. Elle introduit également des éléments constitutifs de l'histoire de l'art en développant l'analyse personnelle de chacun·e et en éveillant le sens critique et d'analyse des participant·es.

La visite guidée, avec l'ensemble de la classe ou du groupe est l'un des moyens pour les élèves d'établir un contact direct avec les œuvres et d'initier une habitude de fréquentation des lieux artistiques et culturels. L'important est de ne pas se sentir exclu·e de ces lieux parce que l'on ne sait pas... Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise interprétation mais seulement un regard subjectif sur les œuvres. Parler de ce que l'on voit, de ce que l'on ressent, exercer son regard, échanger avec les autres est à la portée de tous, pourvu qu'un temps soit accordé à ces rencontres. Les visites guidées que nous vous

proposons sont à considérer comme une porte ouverte à la curiosité, source d'accès aux connaissances et à la pensée.

Le format de la visite est adaptable, tant sur la forme que sur le contenu, à vos disponibilités et vos attentes, alors n'hésitez pas à nous contacter pour toute proposition, question, demande ou information.

CALENDRIER DE RÉSERVATION

- Du lundi au vendredi entre 9 h et 18 h (réservation obligatoire)

- Durée totale : 2 heures

Une visite de 30 à 45 minutes, suivie d'1 h 30 d'atelier d'arts plastiques

- L'atelier d'arts plastiques est toujours prévu à la suite des visites pour les enfants de la grande section de maternelle à la troisième.

CONTACT

Juliette Gardé

Chargée des publics et de la médiation culturelle du Centre d'art

Réservation obligatoire par mail ou par téléphone :
juliette.garde@maisonpop.fr

01 42 87 08 68



NO NO DESIRE DESIRE

Un projet en quatre expositions présentées au Centre d'art de la Maison populaire de Montreuil de janvier 2020 à décembre 2021.

NO NO DESIRE DESIRE est un projet pour le futur. Une recherche-action qui entend prouver et éprouver que les pratiques artistiques queer ne visent pas seulement à réclamer des droits, à représenter la différence ou la diversité (d'identités de genre, de pratiques sexuelles, d'appartenances identitaires), mais sont des propositions d'altérités concrètes pour le futur. Plus encore, qu'elles sont des pratiques de l'espoir : un espoir envers le passé, à travers l'histoire des luttes minoritaires et des mouvements de libération homosexuels, un espoir envers le présent par des réalités de solidarités communautaires, d'activisme, de revendications et d'organisation politique, et enfin un espoir à venir, à faire naître.

En investissant les travaux d'une jeune génération d'artistes, de poètes, d'éditeurs et de théoriciens queer, j'entends montrer qu'ils sont autant de propositions pragmatiques d'altérité : des programmes d'action et de résistance qui doivent informer nos rapports au monde. Et ce, en étant profondément ancrés dans ce que Manuel Selgade nomme la tradition sélective du champ contemporain des pratiques artistiques : c'est à dire des modalités de création et de diffusion de contenus critiques qui transforment les données du présent.

Plus précisément, je souhaite m'attarder sur des entreprises artistiques queer et intersectionnelles ne mettant pas simplement l'accent sur la nécessaire acceptation des différences d'orientations sexuelles et d'identité de genre, mais aussi sur ce que la pensée et la pratique queer peuvent pour l'organisation d'un futur post- capitaliste, écologique et anti-raciste.

En tant qu'artiste associé à mon projet curatorial, je souhaite proposer à Tarek Lakhrici (né en 1992, vit et travaille à Paris) de m'accompagner dans la formulation des quatre expositions composant le cycle **NO NO DESIRE DESIRE**, et surtout de leurs événements, activations, et occupations.

Thomas Conchou

Pour *system soupir*, Lou Masduraud transforme le centre d'art de la Maison populaire en ruelle baignée d'une nuit artificielle. Sous la lumière lourde des lampes à vapeurs de sodium, le lieu d'exposition chausse le costume d'un espace public indéterminé. Un passage silencieux dans lequel le corps se tient alerte, attentif. Dans cette scène nocturne suspendue, les sons rebondissent et la voix se fait basse. Les ombres s'étirent au gré des heures. Sous l'orange épais et dense de cette impasse, des indices apparaissent : ouvertures, trappes, tuyaux, distorsions architecturales. Autant d'accrocs aux murs de ce décor, qui chuchotent aux passant·es voulant bien s'approcher des histoires en-deçà de la réalité.

Comme souvent dans le travail de Lou Masduraud, la figuration d'espaces normatifs - tels que la rue, le bureau, la maison - et la réinterprétation des formes qui spectacularisent le bien public - comme celles des fontaines et des lampadaires - servent de prétexte à un glissement fantastique. Ici l'éclairage public Montreuillois, réinvesti par l'artiste, pousse des murs et projette son échelle démesurée sur les oeuvres de l'exposition. En empruntant les airs du dispositif urbain, celle-ci s'ouvre sur l'hypothèse d'un renversement : faire figurer des pratiques d'émancipation au coeur d'un espace marqué par l'insécurité et la prédation pour les corps féminins et minoritaires. Théâtres collectifs de violences comme de déambulations affectées, la rue et la nuit sont ici convoquées au service des oeuvres logées au creux de *system soupir*.

La série des *plans d'évasion*, produite pour l'exposition, s'inspire des soupiraux : ces ouvertures censées apporter air et lumière aux sous-sols des habitations, ornées de grilles de fer forgé pour en empêcher l'accès. Façonnés en gré émaillé ou en fonte de laiton, ils traversent les murs de l'exposition et incitent le·a spectateur·rice à y jeter un oeil.

Certains sont troués, comme défoncés, pour forcer un passage et laisser la place au regard voyeur. Une fois pénétré dans le soupirail, l'esprit se perd dans une dimension outrée, une projection mentale en lisière du dehors. Chacun des soupiraux invite à la régression active du



Lou Masduraud, *Plan d'évasion* (Albertine Sarrazin), 2021, céramique émaillée ; improvisation in situ, 67 x 30 x 9 cm. Production de la Maison populaire - courtesy des artistes © Aurélien Mole

jeu, en convoquant le grotesque propre aux effets d'échelle et aux pièges perceptifs. Ils sont peuplés d'éléments de tuyauteries et de rebus textiles, chargeant les réseaux qui soutiennent la vie collective (et leurs formes) de sensualité, et parfois d'érotisme.

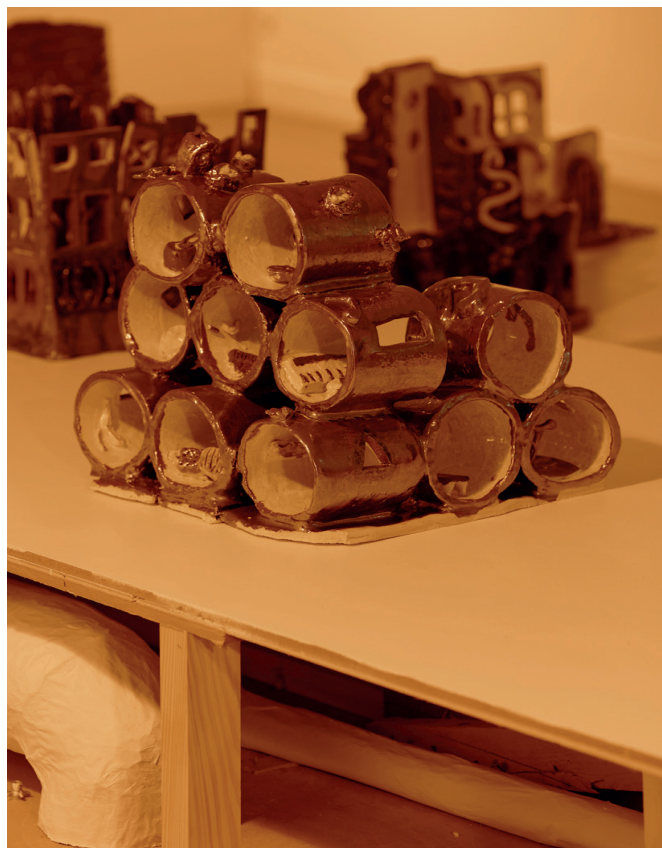
En proposant d'entrer par effraction dans un intérieur, Lou Masduraud s'interroge sur l'histoire complexe qui lie domesticité et intériorité, et sur la manière dont la subjectivité est venue à être considérée comme un espace interne clos, à l'image de la maison individuelle bourgeoise¹. À l'instar de Sara Ahmed, elle "réclame le vandalisme comme la pratique volontaire de défiguration/refiguration des normes"² en venant trouser ces gardiens de la propriété privée. Dans ces espaces interstitiels qui figurent un envers de la réalité normative, l'ambition de l'artiste est bien d'agrandir les territoires de nos perceptions et d'ébranler les catégories établies qui dictent les manières dont

nous habitons nos corps et les lieux où ils vivent. La subjectivité y prend la forme d'un rhizome tentaculaire qui nous lierait les un·es aux autres, opposant des réseaux de collectivisation et de transfiguration de soi à la solitude de l'individu.

Elle convoque dans les noms des *plans d'évasion* les figures d'un demi-monde personnel, comme Albertine Sarrazin, écrivaine Montpelliéraine reprise de justice dont la vie fut une longue cavale, et Lady Godiva³, dame saxonne du XI^e siècle à l'origine de la légende de Peeping Tom, relevant le défi formulé par son époux de défiler nue en faveur de la suppression des taxes pesant sur ses serfs. En nommant certaines oeuvres de la série d'après des états psychologiques (Confusion, Paréidolie, Extase), elle souligne le psychisme conféré à certains objets dans leur capacité à manifester des effets de seuils. Ici, la proximité physique nécessaire avec les oeuvres suppose la participation active des spectateur·rices. Lou Masduraud hérite d'une pratique sculpturale de l'instrument de musique et de l'accessoire, et envisage ses installations, presque saisissables, comme déclenchant des effets. Elle y propose l'expérience incarnée de l'étourdissement par la transformation radicale d'un environnement quotidien.

Deuxième corpus d'oeuvres à habiter l'exposition, les *Cabinets de contorsion* représentent des réseaux d'ossements modelés à la main dans un processus minutieux de production DIY, puisque la recette de leur pâte, un mélange de silicone et de féculé de maïs, a été glanée sur internet. Engagée dans une étude du travail et de sa capacité à former et déformer les corps, initialement incarnés par des squelettes moulés dans des contenants, la série s'émancipe ici de ses référents anthropomorphiques.

La grande marquise de l'exposition est ainsi faite d'os, proliférant sur son architecture. Parure d'accueil de la maison bourgeoise, elle ne mène ici à aucune porte, et se contente de projeter son ombre, dépourvue de fonction, déposée de son bâtiment et de son utilité. De la même manière, les *Who sold their skin?* ne se conforment plus au squelette humain et à son devoir structurant envers les organes et les muscles. Conservant les traces d'usages disparus mais libérées de leurs contraintes anatomiques, ces sculptures s'étendent vers d'autres éléments du vivant,



Lou Masduraud, *Détente institutionnelle, Le Conservatoire*, 2021, oeuvre réalisée collectivement, céramique émaillée et jus d'oxyde, 40 x 40 x 40 cm.

Production de la Maison populaire - courtesy des artistes © Aurélien Mole

s'hybrident et se transforment en systèmes poétiques de collection et d'agglomération.

Au centre de l'exposition, installée sur des socles réalisés avec les éléments scénographiques des précédentes expositions du centre d'art, la série *Détente institutionnelle* présente le travail réalisé par l'artiste durant sa résidence de production d'une année à la Maison populaire. Proposant aux adhérent·es, aux professeur·euses, et aux employé·es de la Maison pop un projet participatif de co création, elle imagine avec eux une tentative de reproduction des institutions Montreuilloises en céramique. Avec l'objectif de "faire tenir" des institutions parfois décrépites à travers le modelage d'un matériaux mou, *Détente institutionnelle*, qui représente l'école, la mairie, le tribunal, la bibliothèque, le conservatoire, l'hôpital et le commissariat de Montreuil, engage une réappropriation des enjeux politiques et

symboliques de ces lieux par le jeu, le travail collectif et la pratique amateur.

Dans son célèbre ouvrage *La poétique de l'espace*, Gaston Bachelard traite, dans un chapitre éponyme, de la dialectique du dedans et du dehors. L'intérieur et l'extérieur, l'ouvert et le fermé y forment un binarisme implacable qui infecte la pensée avec la « netteté tranchante [...] du *oui* et du *non* qui décide de tout ». Pourtant, dans *system soupir*, le flux et le reflux de l'intime et du public, du collectif et de l'individuel, du dedans et du dehors proposent une mécanique de délitement du certain et du connu. L'attachement à la désorientation et à la perte de repères vient rappeler que les pratiques d'émancipation, personnelles ou collectives, déboussolent et font perdre pied. Cet état d'incertitude productive permet paradoxalement de se situer au regard des dispositifs et des institutions qui nous forment. Pour le dire avec Bachelard : « Il faut que nous soyons libre à l'égard de toute intuition *définitive* si nous voulons suivre [...] les audaces des poètes qui nous appellent à des finesses d'expérience d'intimité, à des "échappées d'imagination" ». La pratique de Lou Masduraud engage ce travail poétique, qui "affine les symboles de la vie courante" et rend "sensible le monde prochain". **4**

Elle nous invite à nous figurer de nouveaux espaces, de nouveaux objets, et *in fine* de nouveaux corps qui transparaissent déjà partout dans l'exposition. Dans les textiles qu'ils laissent derrière eux, comme pour traverser les soupiraux, ou qui s'agglutinent dans les tuyaux comme les cheveux que nous laissons sous la douche. Dans les os qu'ils ont abandonnés pour s'aventurer sur les murs. Des corps qui soudain emplissent des espaces qui n'ont pas été pensés pour elleux. Dans *Queer phenomenology*, Sara Ahmed célèbre les corps qui rompent la reproduction des espaces normatifs en les investissant, en étant simplement "là". Une fois installés, nous dit-elle, dans les lieux qui jadis les refusaient, "ces corps peuvent acquérir de nouvelles formes. Et les espaces, en retour, acquérir de nouveaux corps". **5**



Lou Masduraud, *6dum*, 2021, réverbère industriel ; ampoule à vapeur de sodium, acier ; 93 x 170 x 27 cm.

Détente institutionnelle, 2021, œuvres réalisées collectivement, éléments en céramique émaillée et jus d'oxyde, chaque élément 40 x 40 x 40 cm.

Plan d'évasion, léton et céramique émaillée ; improvisation in situ, dimensions variables. Production de la Maison populaire - courtesy des artistes © Aurélien Mole

1. Voir *Interiors and Interiority*, sous la direction d'Ewa Lajer-Burcharth et de Beate Söntgen, De Gruyter, 2015.

2. Voir Sara Ahmed, *What's The Use ?*, Durham, Duke University Press, 2019. Extrait traduit par Romain Emma-Rose Bigé et paru sur trounoir.org le 28 octobre 2020, dans le numéro Huit de la revue.

3. Peeping Tom, d'après la légende, glissa un oeil dans l'entrebâillement de ses volets pour observer le corps de Lady Godiva, tandis que le reste des villageois détournaient le regard.

4. Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, puf, collection Quadrige, 2020, p. 298, p.307

5. Sara Ahmed, *Queer Phenomenology*, Duke University Press, 2006, p.62.

Thomas Conchou est né en 1989, il vit et travaille en Île-de-France. Jeune curateur d'exposition, il est accueilli en résidence en 2020-2021 à la **Maison pop**. Co-fondateur du collectif curatorial **Le Syndicat Magnifique**, il est également médiateur pour l'action **Nouveaux commanditaires** de la Fondation de France au sein de **Societies**, structure fondée par Jérôme Poggi en 2004.

Il étudie la gestion culturelle à Sciences-po Lyon, puis au sein du master Sciences et Techniques des Expositions de l'université Paris 1 - Panthéon Sorbonne. Il travaille au Bureau des Arts Visuels de la Ville de Paris avant de rejoindre l'association **Jeune Création** en tant que coordinateur général. Après une brève expérience comme chargé des relations publiques en galerie, il intègre l'équipe de **Societies** en 2017 au poste de coordinateur général et curateur. Il met en place l'action Nouveaux commanditaires en Île-de-France à travers des commandes artistiques confiées à des artistes français et internationaux.

Il co-fonde **Le Syndicat Magnifique** en 2013 à Paris, collectif francilien qui s'attache à présenter les formes de l'émergence, en travaillant avec des artistes ayant grandi entre l'effondrement du mur de Berlin et le digital turn. Il nourrit également une pratique de commissaire d'exposition indépendant et de recherche autour des pratiques contemporaines queer.



Lou Masduraud, née en 1990 à Montpellier, vit et travaille à Genève. Elle obtient un Master of Fine Art à la HEAD de Genève en 2014 et continue sa formation de 2017 à 2019 au programme de recherche Post diplôme de l'ENSBA Lyon coordonné par François Piron.

Lou Masduraud développe un travail artistique critique, contextuelle et féministe. À travers une pratique de sculptures figuratives et d'installations in situ, elle propose des situations et des environnements qui révèlent des habitudes normatives ou leur renversements. Son intérêt pour les processus d'émancipation collectifs trouve également résonance dans les pédagogies radicales et de la transmission qu'elle pratique dans des institutions, des écoles d'art et des groupes de travail autogérés.

Son travail a été sélectionné en 2020 pour le **Prix Kiefer Hablitzel** présenté à la **Kunsthau Langenthal**, elle a également présenté son travail en 2020 à la **Biennale Sculpture Garden** de Genève et à la **Maison Populaire** de Montreuil à l'occasion de la Nuit Blanche Métropolitaine, Paris. En 2019 elle a été accueillie à la 15ème **Biennale de Lyon**, à la **Fondation d'entreprise Ricard** à Paris, au **Musée d'Art Contemporain de Lyon**, à la **Villa du Parc** à Annemasse. En 2018, Lou Masduraud a présenté ses oeuvres à la **Kunsthau Hamburg**, à la **Fondazione Sandretto Rebaudengo** à Turin, lors de la 6ème **Biennale for Young Art** de Moscou et à la **Kunsthalle Basel**.

Elle participe à l'exposition collective « Les flammes » au **Musée d'Art Moderne de Paris**, qui se déroule du 15 octobre 2021 au 6 février 2022 et à une résidence de recherche d'un an à l'Institut Suisse de Rome.



LES INSTITUTIONS QUI FONT LA CITÉ

Lou Masduraud s'intéresse aux espaces et aux pratiques de la vie collective. En faisant appel aux amateur·trice·s, aux enfants, aux adhérent·e·s et au personnel de la Maison populaire pour concevoir *Détente institutionnelle*, des modèles réduits en céramique des institutions de la ville de Montreuil, l'artiste cherche à questionner le rôle de ces institutions qui font la cité. Les aspérités et les irrégularités des pièces sont la retranscription des gestes et de la pratique d'amateur·trice·s qui ne maîtrisent pas forcément la matière. Pensée comme un acte d'émancipation, le modelage des institutions révèle les désirs sous-entendus de s'emparer et se réappropriier ces lieux. À travers ce travail collectif, les participant·e·s sont amené·e·s à questionner les limites et les rapports de pouvoir que ces lieux convoquent.

APPRENDRE À ÊTRE UN·E CITOYEN·NE

Le mot "citoyen" vient du latin civis, mais la qualité de citoyen est une invention des cités grecques. Ceux qui en disposent ont ainsi le droit de participer à la gestion des affaires publiques. Son principe essentiel pose que tous les citoyens sont égaux devant la loi (en grec, isonomia) et interviennent donc, de manière égale, à la prise de décisions politiques. Les citoyens peuvent se réunir dans un lieu unique, l'agora afin de débattre des grandes questions intéressant la cité (guerres, traités de commerce, élections à divers postes...). La citoyenneté antique ne concerne qu'une petite minorité. Ainsi, par exemple à Athènes, seuls 10% des habitants ont la qualité de citoyens. Ce sont tous des hommes libres. Les femmes, les esclaves et les "métèques", c'est-à-dire les étranger·e·s, en sont exclu·e·s.

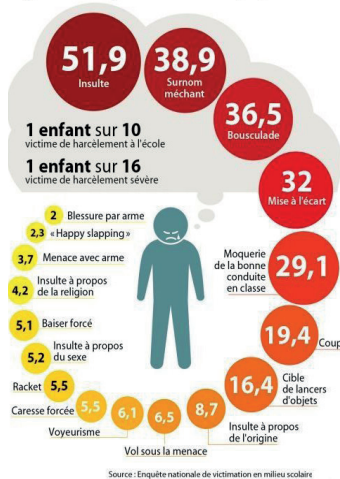
En France, aujourd'hui, être citoyen·ne est d'abord lié à la détention de la nationalité. Un·e citoyen·ne vote aux élections locales et nationales et peut-être élu·e à des fonctions politiques.

L'école est une institution qui donne les clefs aux enfants et aux adolescent·e·s pour apprendre à vivre leur future vie de citoyen·ne. Les élèves apprennent différentes matières comme le français, les mathématiques, l'histoire, la géographie. L'école est également le lieu où l'on expérimente la vie en communauté, le « vivre-ensemble », où l'on rencontre des enfants d'autres classes sociales que la sienne. En France, depuis la loi de Jules Ferry votée en 1882, l'instruction est obligatoire, gratuite et laïque, c'est-à-dire indépendante des religions. L'école apprend le respect de l'autre, quelles que soient sa couleur de peau ou sa religion.

Malheureusement, si l'école se doit d'être un lieu où les jeunes esprits se trouvent en sécurité pour se former à leur vie d'adultes, 700 000 élèves environ, de toute catégories sociales confondues, ont été victimes de harcèlement scolaire en 2015. Le harcèlement scolaire se définit comme

Le harcèlement à l'école

Proportion d'élèves qui déclarent avoir subi... (en %)



Enquête nationale de victimisation en milieu scolaire.

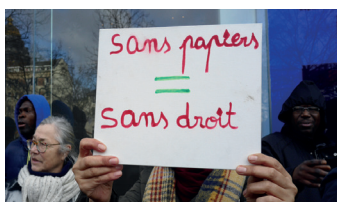
une violence répétée qui peut être verbale, physique ou psychologique. Avec le développement des réseaux sociaux et des téléphones portables, le harcèlement entre élèves se poursuit en dehors des établissements scolaires, et s'insinue dans l'intimité et le cercle familial. Selon une enquête publiée par l'UNICEF en novembre 2018, un enfant sur trois est victime de harcèlement scolaire et un·e adolescent·e harcelé·e sur quatre déclare avoir pensé au suicide.

CONSTRUIRE UNE BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE : UN CHOIX POLITIQUE

Les bibliothèques ou les conservatoires de musique sont des lieux qui permettent l'accès à la culture pour toutes et tous de manière locale. En ce sens, construire une bibliothèque est un acte politique car il s'agit de créer un lieu de rencontre et de convivialité, qui accueille un très large public (enfants et adolescent·e·s dans le cadre scolaire et privé, adultes et retraité·e·s.) Aller à la bibliothèque après l'école permet aux jeunes de les sensibiliser à la lecture mais aussi d'éveiller leur esprit critique. Contrairement à internet, où l'on peut trouver de nombreuses informations erronées ou fallacieuses, les bibliothèques proposent des collections étoffées d'ouvrages publiés dont les informations ont été pour la plupart vérifiées. Les bibliothèques permettent de construire à long et moyen terme un rapport aux savoirs et à la lecture auprès de sa population. D'après une étude des publics et des usages des bibliothèques municipales publié en 2016 par le Ministère de la Culture, 40% de la population française a fréquenté une bibliothèque municipale au moins une fois lors des 12 derniers mois.

La fréquentation des lieux culturels et la consommation de biens culturels sont souvent déterminées par le « capital culturel » d'une personne. Le capital culturel est un concept introduit par le sociologue Pierre Bourdieu qui désigne l'ensemble des ressources culturelles dont dispose un·e individu·e, au même titre que les ressources économiques et sociales.

INSTITUTIONS ESSENTIELLES



Pancarte lors d'une campagne de sensibilisation au sort des Sans-Papiers .

Certaines structures de la ville sont indispensables au bien-être des habitant·e·s de la cité.

C'est le cas des préfectures et des mairies, qui ont pour missions de répondre aux besoins quotidiens de la population. Ses attributions sont multiples : état-civil, urbanisme et logement, écoles et équipements, activités culturelles, santé et aide sociale, police... Si la mairie est un lieu du quotidien, nécessaire à la réalisation de ses démarches administratives, elle peut aussi être un lieu source d'anxiété et de désarroi pour certaines personnes, notamment les étranger·e·s non-francophones et les sans-papiers. Face aux procédures administratives complexes et aux retards accumulés des traitements des dossiers, les personnes étranger·e·s qui tentent d'être régularisé·e·s ne vivent pas la même expérience qu'un·e



Ghazel, *Urgent*, 1997-2007, Musée d'histoire et des cultures de l'immigration.

citoyen·ne français·e. Comme présentée dans l'exposition, le modèle réduit de la mairie de Montreuil se prend la tête. Parallèlement, le titre de la série, *Détente institutionnelle*, suggère que l'acte collectif de remodeler l'institution à sa manière puisse détendre les rigidités du lieu. En 2021, l'État a reconnu des difficultés dans l'accès des étranger·e·s aux préfectures. Les difficultés dans la prise de rendez-vous et l'accès aux préfectures, notamment pour renouveler des titres de séjour, font l'objet de vives protestations et de multiples recours en justice depuis des mois de la part d'associations ainsi que de ressortissants étranger·e·s. Ces derniers dénoncent des entraves administratives les condamnant à vivre dans l'illégalité. Dans un rapport publié fin mai 2021, deux députés réclament le recrutement « exceptionnel » de 250 contractuels en préfectures pour « rattraper le retard accumulé pendant la crise sanitaire de Covid 19 dans l'instruction des demandes de titres de séjour ».

La crise sanitaire de Covid 19 a malheureusement mis en lumière certains dysfonctionnements dans les institutions publiques. C'est le cas notamment dans le monde hospitalier.

L'hôpital est un établissement de soins qui a pour mission de prendre en charge les personnes malades ou victimes de traumatismes trop complexes pour être traités à domicile ou dans le cabinet d'un médecin. En France, l'accès au soin pour toutes les personnes qui vivent sur le sol français est un droit. On peut lire dans la Charte de la personne hospitalisée : « Tous les établissements de santé doivent contribuer à garantir l'égal accès de chaque personne aux soins requis par son état de santé. Aucune personne ne doit être l'objet d'une quelconque discrimination que ce soit en raison de son état de santé, de son handicap, de son origine, de son sexe, de sa situation de famille, de ses opinions politiques, de sa religion, de sa race ou de ses caractéristiques génétiques. »



Manifestation de la coordination nationale des comités de défense des hopitaux de proximité.

Les hôpitaux sont financés à 90% par la Sécurité sociale, le solde du financement étant assuré par les patient·e·s eux-mêmes ou leur assurance complémentaire Santé. Cependant, régulièrement, médecins, infirmier·e·s, et soignant·e·s manifestent pour réclamer davantage de moyens pour les hôpitaux. Les suppressions de lits qui se sont succédés depuis plus d'une dizaine d'année et la baisse des financements plonge le personnel soignant dans le désarroi. En 2019, avant la crise du Covid 19, des mouvements associatifs hospitaliers faisaient déjà le constat suivant : « Les sous-effectifs persistants dans les services, le manque de lits, dits «d'aval», pour les patient·es devant être hospitalisé·es à la sortie des urgences, la sous-rémunération des paramédicaux, ont pour conséquences des démissions ou des arrêts maladies des personnels soignants, toutes professions confondues, et une surcharge de travail concomitante. Pour les patient·es, l'accueil est maintenant souvent dégradé et, parfois, des dysfonctionnements importants ont lieu remettant en cause la qualité de la prise en charge. L'accueil des malades dans l'isolement familial ou social est devenu défaillant ».

La sculpture de l'hôpital présenté dans l'installation *Détente institutionnelle*, montre à voir des formes et des courbes généreuses et organiques, comme pour accueillir en douceur les patients et leurs familles. Les élèves adultes des cours de modelage et leur professeur

qui ont réalisé cette pièce, semblent vouloir « réparer » et améliorer les conditions de travail du personnel soignant et d'accueil des patient·e·s.

LES INSTITUTIONS QUI FONT RÉGNER L'ORDRE ET LA JUSTICE

Le tribunal est un lieu où est rendue la justice. C'est l'endroit où les personnes qui sont en conflit font appel à la justice et où celles qui n'ont pas respecté la loi sont jugées. Il existe de nombreuses personnes qui travaillent dans les tribunaux. Parmi elles, les juges sont celles qui sont chargées de prendre une décision afin de condamner (ou non), punir (ou non) des personnes qui ont commis une infraction. Les avocat·e·s travaillent pour défendre toute personne accusée par le tribunal ou représenter la victime. Les personnes accusées doivent « comparaître » devant le tribunal lors du procès. Tout·e citoyen·ne a le droit d'être défendu·e, quel que soit les faits qui lui sont reprochés.

La maquette du tribunal réalisée par les élèves enfants des cours de modelage, comporte une magnifique verrière ajourée. Il est ainsi possible de voir se rendre la justice. Dans la mesure du possible, les juges favorisent les procès publics. Toutefois, ils ont le pouvoir dans certaines situations, d'interdire l'accès au public, on parle alors de procès à « huis clos ». Les procès dans lesquels des victimes d'agression sexuelle sont impliquées ou qui portent sur des sujets très personnels comme le divorce et la garde des enfants se déroulent dans la plupart du temps à huis clos. La règle du huis clos s'applique automatiquement quand il s'agit de procès impliquant des personnes mineures.

La dernière institution présentée dans le projet collectif *Détente institutionnelle* est le commissariat. La plupart des grandes villes sont dotées d'un commissariat central ou d'un hôtel de police. La police est une institution dépendante de l'État dont la fonction principale est d'assurer la sécurité des personnes et des biens. Les forces de police sont chargées de faire respecter la loi et sont au service des citoyen·e·s pour « assurer la protection des personnes et des biens, prévenir les troubles à l'ordre public et à la tranquillité publique, lutter contre la délinquance ». Récemment, la question des violences policières est devenue un sujet de société, notamment pendant le mouvement des gilets jaunes. Ce mouvement social spontané appelait en 2018 à manifester contre l'augmentation du prix des carburants et pour l'amélioration du niveau de vie. La répression violente de certaines de ces manifestations ont fait les gros titres de la presse. Sebastian Roché, politologue français spécialisé en criminologie s'est notamment intéressé aux rapports entre la police et la population et pointe du doigt certains dysfonctionnements au sein de la police nationale. Selon lui, les ripostes policières sont disproportionnées dans les manifestations :

« Il y a d'abord eu l'introduction des LBD (lanceurs de balles de défense) et leur généralisation à partir des années 2000 par Nicolas Sarkozy... La deuxième étape, c'est lorsqu'on fait intervenir des personnes dont



Caricature de Miss Lilou dénonçant les violences policières lors des manifestations des gilets jaunes.



Manifestation de gilets jaunes sur les Champs Élysées le 16 février 2019.

le travail est d'interpeler les malfaiteurs, dans des manifestations qui rassemblent un public très hétérogène : des adolescents, des étudiants, des mères de famille, des infirmières, des petits patrons... On utilise alors des armes qui sont faites pour les criminels dans des contextes où il y a des gens, comme vous et moi, qui ne sont pas contents... Certes, il y en a d'autres qui sont plus radicaux - les black-blocks - mais ceux-là n'ont pas été touchés".

Selon le journaliste David Dufresne, il y a eu 2 448 blessé-e-s, 24 personnes éborgnées, 5 mains arrachées et 11 morts lors des manifestations des gilets jaunes en partie à cause de l'utilisation des LBD (lanceur de balles de défense). Dans son étude publiée sur les violences policières en janvier 2020 sur le site ESPRIT, Sébastien Roché explique que l'usage des flash ball (LBD) qui étaient au départ, utilisés dans des situations extrêmes finissent aujourd'hui par être utilisées dans des contextes de maintien de l'ordre sans tenir compte des règles de prudence (zones corporelles, distances etc.)

D'autres dysfonctionnements apparaissent aujourd'hui, notamment la question du racisme au sein de la police et plus précisément les contrôles au faciès. En 2011, une enquête de l'Union Européenne mettait en évidence le fait que « parmi les personnes issues de minorités résidant en France, 25 % signalaient avoir subi un contrôle policier au cours des deux dernières années contre seulement 10 % des individus appartenant à la populaire majoritaire. »

COMPRENDRE LA VILLE EN ANALYSANT SES RÉSEAUX INVISIBLES



Le sopirail est un élément typique de la façade de la maison bourgeoise de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle.

La ville est un maillage complexe. Les différents fluides indispensables à son fonctionnement, sont souvent invisibles dans notre quotidien. Lorsque nous actionnons nos interrupteurs, nous ne réfléchissons plus aux multiples circuits électriques que cela implique. De même, nous n'avons pas idée des multitudes de tuyaux qui passent dans nos murs, nos sous-sols, nos plafonds. Mais quand ils sont visibles, certains éléments, deviennent des détails d'architecture. C'est notamment le cas des sopirails, qui sont des ouvertures pratiquées à la partie inférieure d'un bâtiment pour donner un peu d'air et de lumière à un local en sous-sol. Ces trous sont recouverts d'une grille très souvent ouvragée afin d'empêcher des « intrus » d'entrer.

COMMENT L'ÉLECTRICITÉ ARRIVE DANS NOS FOYERS

La majorité de la production électrique en France, soit 67,1%, vient d'une production nucléaire (Rapport Bilan électrique RTE, 2020). L'électricité étant très difficile à stocker, la production doit être régulée en temps réel pour répondre aux demandes de consommation. Une fois l'électricité



L'électricité, de la centrale électrique à la ville.

produite, elle doit rejoindre les lieux de consommation. Pour parcourir les plus longues distances, l'électricité circule sur le réseau de transport constitué de lignes Très Haute Tension ou de lignes Haute Tension. Suite à cette phase de transport qui a permis d'acheminer l'électricité à proximité des zones de consommation, la tension de l'électricité doit être abaissée pour être distribuée aux ménages. C'est le rôle des transformateurs qui permettent de faire passer l'électricité d'une ligne Haute Tension à une Moyenne Tension. Une fois la tension de l'électricité abaissée, elle peut rejoindre le réseau de distribution. L'électricité rejoint alors les lignes Basse Tension pour être distribuée dans les centres de consommation comme les villes. À la sortie du réseau de distribution, l'électricité est disponible à la consommation par les ménages. Les compteurs électriques permettent d'informer les consommateur·trice·s de l'énergie consommée et de la facture.

LES ÉGOUTS DE LA VILLE DE PARIS



Bateau servant au Service de l'assainissement des égouts de la Ville de Paris.

Le premier système d'évacuation des eaux usées, c'est-à-dire les égouts, apparaît à Paris sous l'Antiquité. Ceux-ci ont pris plusieurs formes dans la capitale : à ciel ouvert, en fossés ou des constructions souterraines voûtées au Moyen-Âge. On confie la tâche de modernisation des égouts à Eugène Belgrand au XIXe siècle. La population en constante augmentation, entraîne celle de la quantité d'eau consommée ; il faut donc des systèmes d'évacuation plus performants. Eugène Belgrand profite de la reconstruction d'une partie des rues de Paris pour y installer en sous-sol, un système de tout-à-l'égout.

Dans l'autre sens, l'eau potable est acheminée par aqueducs ou canaux dans la ville et doit être stockée. Il y a cinq réservoirs principaux d'eau potable à Paris. L'un des plus remarquables est celui de Montsouris, dans le sud de Paris, il a été pendant longtemps la plus grande réserve d'eau potable de la ville et même du monde.

DES TUYAUX CACHÉS. AUX TUYAUX EXHIBÉS



Façade du Centre Pompidou

Si la plupart des bâtiments cherchent à cacher toute leur tuyauterie, d'autres les exhibent. C'est le cas du Centre Pompidou, dont l'architecture est reconnaissable à ses couleurs primaires vives et ses énormes canalisations extérieures. À son ouverture, ses détracteur·trice·s surnomment ce centre culturel pluridisciplinaire « Notre-Dame-des-Tuyaux ». Pensé par les architectes Renzo Piano et Richard Rogers, le parti pris original est d'extérioriser le ventre du bâtiment. Habituellement cachées, la structure portante ainsi que les canalisations sont exposées à l'extérieur du bâtiment, afin de gagner de la place à l'intérieur et de proposer des plateaux d'exposition nus et sans contraintes. De plus, les couleurs du bâtiment ajoutent à l'audace architecturale. Cependant, elles ne sont pas pensées au hasard. Chaque couleur à une signification précise. Le vert pour le circuit d'eau, le jaune pour l'électricité, le bleu

pour l'air conditionné, blanc pour les tours de refroidissement et le rouge pour la circulation, c'est-à-dire les escaliers, ascenseurs ou monte-charge. Ces choix architecturaux correspondent à une volonté du Président Pompidou de rompre avec l'image élitiste. Si la forme du bâtiment était très controversée à ses débuts, son caractère novateur, voire révolutionnaire, élève le Centre Pompidou au rang des architectures les plus symboliques de la fin du 20^{ème} siècle.

LES LAMPADAIRES POUR SE PRÉSERVER DES DANGERS DE LA NUIT



Un ouvrier réduisant la lumière du bec de gaz devant l'Arc de triomphe à Paris, août 1939.

La volonté de se préserver des dangers de la nuit et de conjurer une peur ancestrale de l'obscurité est en effet très généralement admise comme étant le facteur déterminant du développement des systèmes d'éclairage, depuis l'âge des cavernes jusqu'à l'âge urbain. Ces mêmes préoccupations sécuritaires, qui auraient déjà poussé à l'appropriation de systèmes d'éclairage portatifs, sont généralement présentées comme étant aussi à l'origine de l'éclairage public urbain. En effet, la tombée de la nuit dans les villes médiévales se traduisait par un repli des activités et de la vie sociale vers le domicile, juste avant le couvre-feu nocturne, et ce repli nocturne est couramment interprété aujourd'hui comme une conséquence de l'absence d'éclairage urbain à cette époque.



Lampadaire *Twisted Lampost Star* de 17 mètres de haut, de l'artiste Mark Handforth à Porte de Bagnolet.

Les ordonnances qui instaurent le développement de l'éclairage urbain (en 1667, puis 1697) sont établies par le lieutenant de police La Reynie et sont concomitantes de l'organisation d'un véritable appareil policier, qui intègre d'ailleurs les porte-flambeaux (dont la corporation est organisée en 1662 à Paris pour offrir un service d'accompagnement des promeneur·euse·s de nuit). Attachés à la police, les porte-flambeaux sont des indicateurs qui rendent compte chaque matin de ce qu'ils ont vu durant la nuit et qui préviennent également les délits nocturnes. L'éclairage est donc envisagé dans une perspective sécuritaire et suit une logique de surveillance policière « active ». Il doit permettre aux agents de l'ordre de voir les malfaiteur·euse·s pour les interpeller. En effet, au-delà de la logique sécuritaire de maintien de l'ordre, le balbutiement de l'éclairage urbain, à partir du XV^e et surtout du XVI^e siècle, reflètent plutôt l'influence des principes de l'art urbain (les illuminations comme art de la représentation du pouvoir), de l'embellissement et d'une logique de l'ordonnancement (structuration formelle de l'espace). C'est plus tard que ces dimensions vont progressivement s'effacer pour laisser principalement place aux stratégies de maintien de l'ordre à travers une stratégie beaucoup plus subtile. Plutôt que de multiplier les actions visibles des représentants du pouvoir (les rondes des gardes de nuit, par exemple), on mise alors sur un mécanisme qui induit un rapport plus indirect, mais plus intériorisé entre le pouvoir et la population dans la vie quotidienne : l'éclairage public. La nouvelle visibilité offerte par l'éclairage dans les rues signifie à chacun·e qu'il est susceptible d'être surveillé·e. La surveillance effective devient moins importante que l'idée constante, pour chacun·e, d'une surveillance possible ; la surveillance

active continue n'est donc plus nécessaire, permettant une économie des forces de police.



Le film *Metropolis* (1927) de Fritz Lang, met en scène une société dystopique divisée en une ville haute, où vivent les familles intellectuelles dirigeantes, dans le luxe et le divertissement, pendant que dans la ville basse, les travailleur·euse·s opprimé·e·s par la classe dirigeante font fonctionner la ville.



Les "hombres-taupes" vivant dans les souterrains de New York.

LES INVISIBLES ET LES INVISIBLESÉ-E-S DE L'ESPACE PUBLIC

Si les espaces publics sont pensés pour pouvoir s'adapter à tou·te·s, ils peuvent aussi être des espaces où certaines populations, notamment les femmes, les personnes racisées, les personnes handicapées, les communautés LGBTIQIA+, ne se sentent pas à l'aise pour s'exprimer et participer à la vie de la cité. Certaines de ces communautés sont invisibilisées et d'autres mutent, ou s'invisibilisent elles-mêmes pour tenter de déjouer les systèmes de violences dont elles sont la proie.

LES "HOMMES-TAUPES"

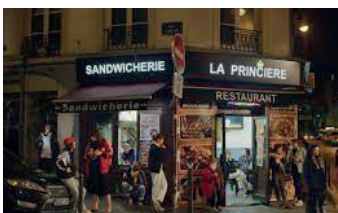
Dans les entrailles de New York, une population (quasi) invisible a élu domicile dans les profondeurs du métro, des égouts et autres galeries désaffectées. Surnommés « Les hommes-taupes », ces individus vivaient dans des espaces aux allures de cavernes, avec les rats et les détrit·us en plus. Les premiers furent des vétérans du Vietnam, revenus au pays sans le sou et sans abri à une époque où même les bancs de la ville étaient déjà squattés la nuit. Ils investirent notamment le tunnel du Riverside, le long du parc de l'Hudson. Ils furent vite rejoints par d'autres exclu·e·s du rêve américain. Au début des années 1990, un recensement dans cette galerie d'environ 5 km comptait plus de 5 000 « hommes-taupes ». L'attentat de 1993 contre le World Trade Center incita les autorités à chasser ces « fantômes » qui étaient soupçonnés d'être infiltrés par les islamistes. Cependant, aujourd'hui encore une population active habite ces souterrains. Les hommes-taupes ont effectivement développés leur propre société où chacun·e possède son propre espace de vie constitué des résidus du monde d'en haut.

LE "HARCELEMENT DE RUE"

Si l'espace de l'exposition *system soupir*, représentant une ruelle de nuit, peut avoir un côté mystérieux, cette image de l'espace public peut aussi rappeler un sentiment d'insécurité pour les femmes. 81% des femmes en France ont déjà été victimes de harcèlement sexuel dans les lieux publics (enquête Ipsos, 2019). Ce constat met en évidence la forme de pression que les femmes subissent dans l'espace public, qui est un phénomène souvent minimisé. Les femmes qui se retrouvent dans des positions de vulnérabilité, doivent parfois adapter leurs comportements



Affiche sauvage du collectif féministe "Les colleuses" dans l'espace public.



Randa Maroufi, *Barbès - série les Intruses*, ADAGP, Paris, 2019.



Les photographies exposées dans l'espace public, boulevard de la Chapelle à Paris.

avant ou pendant leurs déambulations dans les espaces publics. Baisser les yeux, prendre une posture dite « masculine », emprunter un chemin jugé moins dangereux, ou s'habiller en fonction de ce qu'elles jugent pouvoir atténuer l'attention des prédateurs.

Si les femmes adaptent leurs comportements, c'est aussi parce qu'elles sont pour la plupart du temps livrées à elle-même. En effet, 86% des gens ne savent pas comment réagir lorsqu'ils sont témoins de harcèlement. Le harcèlement de rue est également un phénomène révélateur des inégalités et des tensions demeurant dans les rapports femmes/hommes. Le harcèlement de rue revêt donc un caractère purement sexiste, qui s'inscrit dans une société patriarcale où les hommes sont encore majoritairement au cœur du pouvoir et où les femmes subissent encore des pressions par rapport à leur genre.

LES INTRUSES

Depuis décembre 2016, l'artiste Randa Maroufi développe une série photographique appelée « Les Intruses », qui s'intéresse à la mise en scène des corps dans l'espace public ou intime. L'idée de ce projet lui est venue lorsqu'elle a remarqué une occupation majoritairement masculine au niveau du boulevard de La Chapelle et de ses commerces de proximité. Ce regroupement d'individus lui a donné envie de développer un travail photographique et filmique où elle jouerait à détourner les genres, en plaçant des femmes dans des situations habituellement occupées par des hommes. Cette série s'inscrit sur différents territoires, comme en janvier 2018, où elle met en scène des femmes « intruses » qui occupent l'espace d'un café à Bruxelles. Ces femmes reproduisent alors la même gestuelle, la même posture que celles des hommes : elles jouent aux cartes, regardent un match de foot dans l'indifférence générale. En occupant les terrasses, elles se mettent en vitrine dans un espace public qui exclut habituellement le genre féminin.

Consciente que cette représentation va en partie à l'encontre des intentions égalitaires, ce projet vient avant tout interroger le partage de l'espace commun entre les genres. Au-delà d'une dénonciation, il s'agit d'un acte où les perceptions basculent, l'espace public se recompose afin de réintroduire la question de la mixité.

Cette année, avec l'aide à la production de la Maison populaire, Randa Maroufi développe un nouveau projet dans la continuité de sa série « Les intruses ». Partant du constat que les filières « automobiles » de carrosserie, peinture et mécanique du lycée professionnel Jean-Pierre Timbaud d'Aubervilliers, sont très majoritairement, pour ne pas dire exclusivement, composées d'élèves hommes, Randa Maroufi souhaite inverser les rôles en mettant en scène les élèves femmes du Lycée Jean Jaurès de Montreuil dans les ateliers. L'objectif étant de susciter une réflexion sur les métiers genrés, ici les métiers des filières « automobiles » vu comme masculins, en faisant jouer et interpréter leurs gestes par des femmes du même âge.

SE CRÉER UN NOUVEAU MONDE

Si l'espace public et la société ne semblent pas être accueillants pour toutes les communautés, ces dernières vont chercher de nouveaux espaces pour s'exprimer et exister. À l'instar des soupiraux de Lou Masduraud qui invitent le public à imaginer des lieux non-normatifs dans lesquels il pourrait entrer, les personnes qui ne s'identifient pas aux espaces normatifs dans lesquels iels vivent se tournent vers des espaces plus marginaux, s'allient entre elleux ou retournent les stigmates en se les appropriant, pour créer de nouveaux mondes où iels se sentiront à leurs places. Face à une société qui semble prendre du temps à entendre et changer les maux qui rongent les minorités, les refuges imaginés ou physiques semblent infiltrer peu à peu les interstices pour créer le monde désiré.

LA COMMUNAUTÉ QUEER

Le mot queer est un mot anglais qui signifie étrange, bizarre, tordu. Il a été utilisé comme une insulte à l'égard des homosexuels. Depuis les années 1990, le mot queer a un sens beaucoup plus universel et ne s'applique plus seulement aux homosexuel·le·s. En effet, à une époque de division entre lesbiennes, gays, bisexuel·le·s et personnes trans, le terme voulait regrouper toutes les personnes subissant une discrimination en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre, avec une forte dimension antisexiste et antiraciste. Aujourd'hui se revendiquer queer est un geste politique et social, faisant d'une vieille insulte un motif de fierté. Les personnes qui se définissent comme queer s'opposent au modèle hétéronormatif, c'est-à-dire de considérer que l'hétérosexualité est la seule orientation possible ou la seule norme. Elles s'opposent également au schéma binaire féminin-masculin. Les personnes queer ont une conception très fluide et mouvante du genre et de la sexualité. Elles souhaitent être libres et ne pas être mises dans des cases.

ALBERTINE SARRAZIN, MARGINALE ASSUMÉE

Si la parole des femmes peut ne pas être entendue, cantonnée à certains rôles normés par la société, la parole des travailleuses du sexe, est encore plus marginalisée et invisibilisée. Cependant, certaines figures, prennent la parole malgré tout. C'est le cas d'Albertine Sarrazin.

Femme, prostituée, délinquante et emprisonnée la majorité de sa vie, elle est devenue célèbre en quelques semaines avec ses livres, *La Cavale* (1965) et *L'Astragale* (1965). Depuis longtemps, Albertine Sarrazin écrivait ses mémoires, des poèmes et des esquisses de roman. Dans ses textes, la jeune femme n'hésitait pas à évoquer ses séjours en prison. Le titre de son roman *L'Astragale* étant une référence directe à l'une de ses évasions, où, en sautant des hauts murs d'une forteresse, elle



L'émission télévisuelle "Queer eye for the straight guy" est une série de télé-réalité où cinq "expert du style avec un franc-parler aident des hommes en les relookant.



Albertine Sarrazin en 1967



Tim Burton, *Les Noces funèbres*, 2008.



Tim Burton, *L'étrange Noël de monsieur Jack*, 1993.



Le livre pour enfant *Les Bizardos* (1982) de Janet et Allan Ahlberg, raconte les aventures de trois squelettes qui vivent ensemble dans une cave et qui s'amusent à faire peur à la ville. Cependant, aucun-e passant-e ne s'aventure dans les sombres ruelles.

se casse l'os de l'astragale. De cet épisode, une rencontre se produit avec Julien Sarrazin, délinquant, homme de dix ans de plus qu'elle, dont elle comptera l'amour passionnel dans ses écrits. Malgré les sujets qu'elle aborde, sulfureux pour l'époque, comme ses amours lesbiens ou son recours à la prostitution, les livres d'Albertine Sarrazin furent immédiatement un succès grâce à l'humour et au franc parlé de sa plume dénonçant la réalité carcérale. Cependant, sa carrière de romancière s'interrompt brutalement à la suite d'une erreur médicale lors d'une opération le 10 juillet 1967 où elle décéda alors qu'elle n'avait même pas 30 ans.

LES MONDES PARALLÈLES DE TIM BURTON

Bon nombre de productions artistiques évoquent des univers imaginaires ou des mondes parallèles cachés à découvrir. C'est le cas notamment des soupiroux de Lou Masduraud qui invitent les publics à imaginer les mondes qui se cachent derrière les cimaises et qui peuvent être des espaces dans lesquels il est possible de s'extraire du monde normatif que nous habitons. C'est également le cas des films du réalisateur Tim Burton, très connu pour son univers à la fois noir, bizarre, poétique, mais enjoué. L'atmosphère de ses films nous évoque un monde imaginaire, qui pourtant n'est pas si éloigné de notre propre réalité. Comme des mondes parallèles, les univers que Tim Burton crée nous questionnent sur notre propre perception du monde. C'est le cas notamment du film d'animation *Les Noces Funèbres* (2006) qui raconte l'histoire de Victor Van Dort, un fils de nouveau riche promis à épouser Victoria Everglot, fille de petite noblesse dont les parents sont ruinés. Amoureux dès le premier regard adressé à cette jeune femme, Victor se retrouve par mégarde uni à Emily, ou plutôt au cadavre de cette mystérieuse mariée morte. Le voilà alors transporté dans le monde des mort-e-s, où la vie est bien plus joyeuse et agréable que chez les vivant-e-s. Malgré tout, Victor n'arrive pas à oublier Victoria et va faire tout ce qui est en son possible pour la retrouver. Si le monde des morts peut effrayer dans un premier temps, ici il est plutôt épatant et regorge de carnavalesque surprise. L'ambiance qui règne en ces lieux se révèle plus aimable et enviable que celle qui engluie le royaume des vivant-e-s. À la tristesse, à la grisaille et à l'aigreur du monde d'en haut, correspondent ici le mouvement, la couleur, l'enthousiasme, la gentillesse, et même, un indéniable sens de la fête. Malgré l'aspect squelettique de ses habitant-e-s, le monde d'en bas ne semble donc rien n'avoir à envier de celui d'en haut.

“ Pourquoi vouloir remonter, quand des gens meurent d'envie de descendre ici ? ”

citation issue du film d'animation *Les Noces Funèbres* (2006) de Tim Burton.

DOCUMENTS ET ARTICLES RESSOURCES

Centre pompidou, *Notre bâtiment*, 2021, En ligne : <https://www.centrepompidou.fr/fr/collections/notre-batiment>

Chloé Leprince et Camille Bichler, France culture, *Chercheur écarté de l'école des commissaires : ce que dit Sebastian Roché*, 28 août 2019. En ligne : <https://www.franceculture.fr/sociologie/chercheur-ecarte-de-lecole-des-commissaires-ce-que-dit-sebastian-roche>

Ipsos, 81% des femmes en France ont déjà été victimes de harcèlement sexuel dans les lieux publics, 3 juillet 2020, En ligne : <https://www.ipsos.com/fr-fr/81-des-femmes-en-france-ont-deja-ete-victimes-de-harcelement-sexuel-dans-les-lieux-publics>

Le Figaro avec AFP, *Le gouvernement reconnaît des "difficultés" d'accès aux préfectures pour les étrangers*, 23 septembre 2021, En ligne : <https://www.lefigaro.fr/flash-actu/le-gouvernement-reconnait-des-difficultes-d-acces-aux-prefectures-pour-les-etrangers-20210923>

Jean-Michel Maire, Le Figaro, *Plongée chez les "hommes-taupes"*, 27 janvier 2009, En ligne : <https://www.lefigaro.fr/programmes-tele/2009/01/27/03012-20090127ARTFIG00375-plongee-chez-les-hommes-taupes-.php>

Maazouzi, Djemaa, *Entre rébellion et convention : « l'exception » Albertine Sarrazin*, En ligne : <https://doi.org/10.7202/1002519ar>

Ministère de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports, *Lute contre le Harcèlement à l'école*, novembre 2021, En ligne : <https://www.education.gouv.fr/lutte-contre-le-harcelement-l-ecole-289530>

Modules pédagogiques, *L'électricité, comment ça marche ?*, consulté en novembre 2021, En ligne : <http://modules-pedagogiques.cre.fr/m1/index2.html>

Mosser, Sophie, *Éclairage et sécurité en ville : l'état des savoirs, Déviance et Société*, vol. 31, no. 1, 2007

Sebastian Roché, Esprit presse, *Les violences policières en France*, janvier 2020, En ligne : <https://esprit.presse.fr/actualites/sebastian-roche/les-violences-policieres-en-france-42562?fbclid=IwAR28BtpDtbWq6yN7G63txR9pW93UQCLkaXIQ-hUNfLOW2DON1T7D4kdpKmk>

Service public de la République Française, *Tous les habitants de la France sont-ils des citoyens français ?*, 1 mars 2021, En ligne : <https://www.vie-publique.fr/fiches/23846-tous-les-habitants-de-la-france-sont-ils-des-citoyens-francais>

Stéphane WAHNICH, *À quoi sert une bibliothèque ?*, Bulletin des bibliothèques de France (BBF), 2011, En ligne : <https://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2011-02-0023-004> ISSN 1292-8399

Stop harcèlement de rue, *Le harcèlement de rue - Qu'est-ce que c'est ?*, En ligne :

Yougov, Huffpost, *Enquête sur les violences policières*, juin 2020, En ligne : [https://docs.cdn.yougov.com/iOy0q4984u/Résultats%20YouGov%20pour%20Le%20HuffPost%20\(Actualité\)%2019%20As_Sent%20020620.pdf](https://docs.cdn.yougov.com/iOy0q4984u/Résultats%20YouGov%20pour%20Le%20HuffPost%20(Actualité)%2019%20As_Sent%20020620.pdf)

samedi 2 octobre de 19h à 2h du matin

MOTEUR IDEAL

Nils Alix-Tabeling & Justin Fitzpatrick
Nuit Blanche Métropolitaine

Pour la Nuit Blanche 2021, Nils Alix-Tabeling et Justin Fitzpatrick proposent Moteur Idéal, une installation sculpturale inspirée des travaux du philosophe Henri Bergson autour du temps et de sa perception corporelle. Dans les jardins de la Maison pop, un cheval (Le Système Nerveux) et son cochet monté sur un chariot (Vent du temps) sont reliés l'un à l'autre par des rênes, composant une scène pastorale naviguant entre merveilleux et étrange. L'œuvre qui emprunte au symbolisme et aux contes est activée par un performeur costumé qui interagit et mêle danses, chants, poésies et rituels.

samedi 23 octobre dès 17h

INFRA QUARK

performance téléphonique de Lou Masduraud et conférence autour d'Un amour d'UIQ de Félix Guattari

Au sein de l'exposition system soupir, Lou Masduraud propose une performance téléphonique, suivie d'une conférence autour de l'ouvrage Un amour d'UIQ, scénario pour un film qui manque de Félix Guattari, dirigé par Silvia Maglioni et Graeme Thomson.

Guattari travaille sur le scénario d'Un amour d'UIQ, initialement avec le cinéaste américain Robert Kramer, de 1980 à 1987 ; mais le film ne sera jamais tourné... L'histoire place son récit dans un vaste bâtiment industriel désaffecté, occupé par une communauté de « subjectivités moïques » qui vit dans les marges de la société.

samedi 27 novembre de 14h30 à 16h

UN SAMEDI EN FAMILLE

Vous souhaitez passer un moment culturel et ludique avec vos enfants ? Juliette, notre médiatrice vous propose une visite guidée de l'exposition system soupir de Lou Masduraud, suivie d'un atelier d'arts plastiques pour mettre en pratique votre créativité. En bonus, un goûter pop pour terminer l'après-midi en gourmandise.



L'ÉQUIPE

Présidente

Sylvie Vidal

Directrice

Pauline Gacon

pauline.gacon@maisonpop.fr

Chargée de la coordination du
centre d'art

Adélaïde Couillard

adelaide.couillard@maisonpop.fr

Graphiste

Mathieu Besson

mathieu.besson@maisonpop.fr

Chargée de communication

Amélie Simon Thézé

amelie.theze@maisonpop.fr

Chargée des publics et de la
médiation culturelle

Juliette Gardé

juliette.garde@maisonpop.fr

Stagiaire

Olivia Ipek

Hôtes d'accueil

Malika Kaloussi

Alexandre Dewees

01 42 87 08 68

La Maison populaire accueille chaque saison plus de 2 600 adhérent.e.s, qui participent à la centaine d'ateliers d'expressions développés en direction des adultes et des enfants. Les actions qu'elle propose dans les domaines des arts visuels, de la musique, de la philosophie, des sciences humaines, viennent ici élargir ses publics. Elle invite à penser ces actions dans un perpétuel mouvement grâce à des résidences artistiques et des créations, qui créent le lien nécessaire et favorisent l'accès à la culture et aux loisirs. Elle s'associe à d'autres acteurs du territoire animés par les mêmes objectifs. En ce sens elle collabore activement dans différents réseaux tels que Tram, réseau d'art contemporain Paris / Ile-de-France, le MAAD 93 (Musiques Actuelles Amplifiées en Développement en Seine-Saint-Denis) et le RAN (réseau arts numériques)

Le centre d'art de la Maison populaire accueille depuis 1995 des expositions d'art contemporain où se côtoient artistes de renom international et jeunes artistes soutenus dans leur création. Conçu tel un laboratoire, le centre d'art est un lieu de recherche et d'expérimentation, de mise à l'épreuve d'hypothèses de travail. Chaque année la programmation est confiée à un nouveau commissaire.

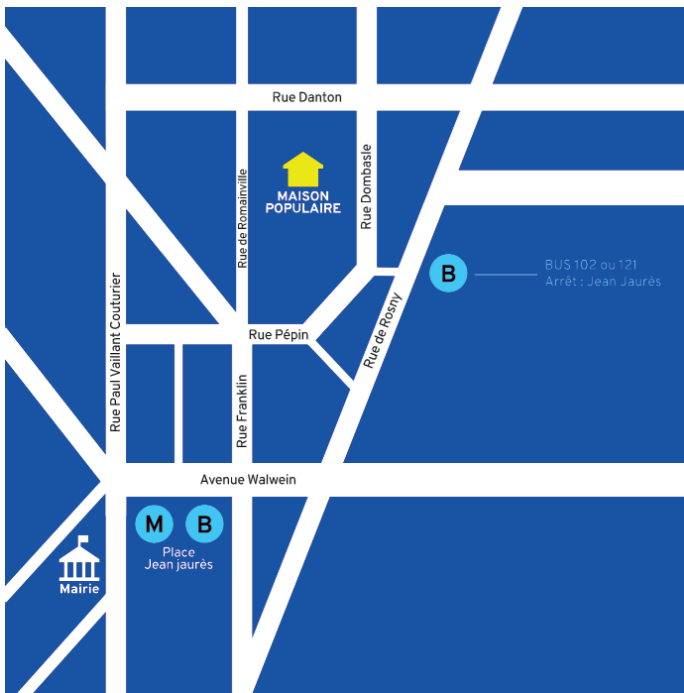
Si les curateurs chargés de la direction artistique des expositions sont jeunes, ils sont parmi les plus actifs de la scène actuelle. Sont passés par ici : Claire Le Restif, Jean-Charles Massera, Gérard-Georges Lemaire, Estelle Pagès, Yves Brochard, François Piron, Emilie Renard, Aurélie Voltz, Christophe Gallois, le collectif Le Bureau/, Florence Ostende, Raphaële Jeune, Antoine Marchand, Raphaël Brunel, Anne-lou Vicente, Marie Frampier, Dominique Moulon, Marie Koch et Vladimir Demoule, Blandine Roselle et Stéphanie Vidal. Les trois expositions successives dont ils ont la charge sont pour eux la possibilité de mener à bien un projet d'envergure, avec l'édition d'un catalogue à la clé. Cette opportunité constitue pour eux une carte de visite précieuse dans un début de carrière artistique.

“ La banlieue ose ce qu'à Paris on ne saurait voir. Centres d'art et musées multiplient les initiatives les plus expérimentales, à quelques minutes de la capitale. Montreuil. Des partis pris radicaux. C'est un petit espace en haut d'une colline. Mais il s'y passe des choses très excitantes. Proposant chaque année à un commissaire indépendant d'intervenir dans ses murs, ce centre d'art organise avec lui trois expositions par an. Des propositions radicales, sans concession aux modes ni au spectaculaire ”.

Emmanuelle Lequeux, Beaux Arts Magazine

Ce dossier pédagogique a été réalisé par Juliette Gardé et Olivia Ipek.

10. INFORMATIONS PRATIQUES & PLAN D'ACCÈS



Le centre d'art est ouvert du lundi au vendredi de 10h à 12h et de 14h à 21h le samedi de 10h à 17h

Fermé les dimanches, jours fériés et la deuxième semaine des vacances scolaires

Entrée libre

Les visites-ateliers du Centre d'art

Visite individuelle commentée sur demande à l'accueil.

Visite guidée de l'exposition, suivie d'un atelier d'arts plastiques élaboré en lien avec une oeuvre présentée dans l'exposition sur réservation par téléphone au 01 42 87 08 68 ou par mail à mediation@maisonpop.fr.

Le centre d'art de la Maison populaire fait partie du réseau Art Contemporain Tram, du réseau arts numérique RAN et membre de l'Association des Galeries.



9 bis, rue Dombasle
93100 MONTREUIL
01 42 87 08 68
www.maisonpop.fr

ACCÈS EN VOITURE

Depuis la porte de Bagnolet
A3 direction Lille, suivre Montreuil S29
Sortie Montreuil Saint-Antoine
Centre ville à gauche, puis deuxième feu à droite. Parking : 48, rue Danton.

EN BUS

depuis le M° Mairie de Montreuil
n° 121 ou 102 (arrêt Lycée Jean-Jaurès).

À PIED

depuis le M° Mairie de Montreuil, rue Walwein puis rue de Rosny à droite du lycée Jean-Jaurès, rue Dombasle.



Le projet *NO NO DESIRE DESIRE* est soutenu par le Canton de Genève, Fluxus Art Projects et Pro Helvetia.



REPUBLIQUE
ET CANTON
DE GENEVE

POST TENEBRAS LUX



swiss arts council
prohelvetia

La Maison populaire est soutenue par la ville de Montreuil, le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis, le Conseil régional d'Ile-de-France et la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France.

